

NATHALIE
ROUCKOUT

Une parenthèse

RÉCIT



Nathalie Rouckout

Une parenthèse

Récit

© Nathalie Rouckout, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4985-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Christophe.

À ma mère.

À Jean-Jacques.

À Nelly.

À ceux et celles qui traversent la maladie.

Aux étoiles.

PROLOGUE

*Oh no, not I, I will survive
Oh, as long as I know how to love, I know I'll stay alive
I've got all my life to live
And I've got all my love to give and I'll survive
I will survive, hey, hey
Gloria Gaynor*

Un matin, je me suis levée de mon lit différente.

Attirée par la lumière du jour comme un papillon de nuit, j'ai marché lentement jusqu'à la fenêtre blanche de ma chambre. J'étais légère. Sans lourdeur et sans attache.

Une légèreté insouciance, une légèreté pleine de grâce.

La scène était toujours la même, immuable.

Sur les deux voies de la nationale, les voitures circulaient en continu et formaient des lignes et des pointillés de toutes les couleurs, dans les vapeurs grises des pots d'échappement.

Chaque jour, une suite sonore de véhicules jouait la même partition urbaine tandis que le métro passait sous la terre dans un élan sourd qui faisait vibrer les murs de notre immeuble.

La tête collée contre la vitre, les yeux fermés, j'écoutais cette musique rassurante du quotidien qui avait rythmé ma vie ces neuf derniers mois.

Ma peau abîmée se réchauffait sous les rayons doux du soleil. Une légère buée en forme de cœur se forma et disparut.

J'ai souri. C'était le début de l'automne. J'avais 44 ans. Et la vie devant moi était une autoroute qui brillait de mille feux.

L'ANNONCE

« Plus encore que la vie, la mort nous tient par des liens subtils. »

Baudelaire

Dans ma famille, la mort frappe comme un éclair. De préférence, jeune. Pas le temps de s'étendre, on s'éteint rapidement. L'heure c'est l'heure. On ne badine pas avec la mort.

L'année 2002 fut terrible. Un décès par saison. Ma grand-mère maternelle en hiver, mon oncle paternel en été et ma mère à l'automne. L'impensable se réalisait.

Nous étions comme des boxeurs sur un ring qui prenaient une succession d'uppercuts nous laissant bringuebalant, la mâchoire défoncée, les yeux rouges gonflés par des chagrins rapprochés.

Mon père a été très meurtri par le décès de ma mère. C'était la blessure de trop.

Son cœur s'est fissuré. Lui, le roc que rien n'atteignait. Il était devenu inconsolable.

Il s'est isolé en nous laissant mon frère et moi, à moitié orphelins, sans les bras affectueux et les mots tendres que nous avions besoin d'entendre. Tout geste envers nous était au-dessus de ses forces.

C'était la deuxième fois que je voyais mon père fragilisé par les événements de la vie.

La première fois, c'était à l'enterrement de ma grand-mère.

Son chagrin a jailli tel un geyser à la sortie du cercueil ébène de la maison familiale.

Il était redevenu un petit garçon. Un petit garçon qui disait adieu à sa mère.

J'en ai conclu du haut de mes vingt ans que mon père était aussi un être humain fait de larmes et de sang.

Pour conjurer la mort, je suis tombée enceinte trois semaines après le décès de ma mère.

En fait, mon corps a décidé. Mon esprit était trop embrumé.

Je naviguais sur des vagues d'émotion que je ne maîtrisais pas. J'éprouvais simultanément la tristesse du deuil et la joie d'une grossesse. Je riais. Je pleurais.

Dans cette tempête qui agitait ma tête, j'essayais de tenir la barre pour ce petit cœur qui battait fort dans mon ventre.

Je suis devenue mère sans ma mère. Je suis devenue mère dans la solitude de mon chagrin et en pressant mon bébé contre mon sein.

C'est cette année-là aussi que j'ai ressenti ma première angoisse. Une peur animale que j'avais rarement éprouvée. Je découvrais le poids de ma responsabilité maternelle. En donnant naissance à mon enfant, j'avais perdu mon insouciance. Mon corps expiait la souffrance d'un deuil non entamé. Je reniflais ma fille comme une mère louve. Les rôles étaient inversés.

Je suis devenue hypocondriaque comme ma mère. J'ai prolongé ce cordon invisible qui nous liait pour qu'elle vive encore à travers moi. Je m'inquiétais d'un rien.

C'est mon hypocondrie qui m'a sauvé la vie, je la pensais de mauvaise foi.

VISION

Il y eut un début. En 2016, des visions répétitives.

Je n'arrêtais pas de voir des articles, des reportages sur des femmes atteintes d'un cancer du sein. Cette récurrence était étrange et régulière.

Une nuit, j'avais même rêvé que je touchais une boule sur mon sein droit. Je m'étais réveillée affolée pour le raconter à mon compagnon psychologue qui s'était rendormi en me disant « C'est bien ! Tu fixes ton angoisse ! ».

Coïncidence ou fatalité ? C'est inscrit dans notre famille, le cancer est notre meilleur ennemi. Il s'invite toujours au bon moment, de préférence avant Noël. Je l'attendais. Je l'avais peut-être même fabriqué.

Un jour en sortant de chez mon psy, j'avais demandé à l'univers une bonne maladie pour me débarrasser de ce mal-être profond qui m'empoisonnait l'existence. Ma demande a été entendue et exaucée deux mois plus tard.

Il faut entre une à cinq années pour qu'une de mes cellules saines mute et se transforme en cellule tumorale. Des mutations complexes dans lesquelles tous les garde-fous sautent pour laisser place à une prolifération de cellules folles.

Ces dernières ne se suicident plus. Elles renient l'apoptose. C'est l'anarchie. Elles se rebellent, elles se multiplient.

Je ne sais pas qui, de l'inconscient ou du corps, se manifeste en premier. Si tant est qu'on les écoute. "On", comme si nous étions dissociés avec le «je », comme si nous étions plusieurs.

Dans la médecine allopathique, « on » s'attache aux symptômes et à la façon de les soigner. Dans les médecines parallèles, « on » considère l'ensemble dans un équilibre énergétique. « On » fait de la prévention pour ne pas tomber malade. Dans mes traitements, j'ai utilisé les deux. Je n'ai négligé aucune croyance excepté les plus farfelues. Il fallait guérir, je n'avais pas le choix.

Est-ce mon inconscient qui a tiré la sonnette d'alarme ?

Pouvait-il rester muet devant cette invasion insidieuse ?

Le corps est une machine formidable et le mental, son moteur.

J'ai découvert la maladie par surprise.

Je n'ai pas senti cette boule sous la douche comme la majorité des femmes le raconte, mais plutôt une fatigue accrue aux mêmes heures chaque jour et un sommeil non réparateur le matin malgré des bonnes nuits.

Ça s'est passé pendant un contrôle que mon ancien gynécologue m'avait prescrit et que j'avais reporté à l'année d'après parce que je n'avais pas le temps.

Et puis un cancer à mon âge, ce n'était pas possible même si je nourrissais l'angoisse de tomber gravement malade.

Rien à la mammographie mais quelque chose à l'échographie qui avait été classé ACR4. Suspicion. Biopsie. « Ne vous inquiétez pas, Madame c'est la procédure ! ».

Il était petit, rond, bien délimité d'allure bénigne mais au fond, il était perfide. Il commençait à sortir, à étirer ses tentacules, à se préparer à envahir mon corps rapidement.

LE PREMIER JOUR

« Tous les jours rencontrent leur fin. »

Ulysse – James Joyce

Elle a mis des pincettes dans les yeux. Elle me regarde en souriant. Elle décachète lentement l'enveloppe qui contient les résultats du laboratoire d'analyse. Il est midi. Mon ventre gargouille. J'ai faim.

Je scrute le moindre geste que fait sa main anguleuse sur le papier. L'attente est devenue insupportable depuis quelques jours. Je suis à fleur de peau. Chez moi, je tourne en rond. Je perds patience. Hier encore, je pleurais. Au fond de moi, je le sais, ce nodule n'est pas bénin.

Le radiologue, le docteur F. m'a pourtant dit en ponctionnant le nodule sous échographie :

« Ça n'a pas l'air méchant votre truc. Enfin, je ne m'avancerais pas ... Je ne prendrais pas les paris ... Surtout en médecine ! A 95% je dirais que c'est bénin ! ».

Je sens bien que les 5% restants seront pour ma pomme.

Ça fait 12 jours que j'attends qu'elle me donne les résultats. "Pas au téléphone !" lorsque j'insiste auprès de sa secrétaire.

Elle, c'est ma gynéco.

Brute, directe, froide.

C'est notre deuxième rencontre en deux mois.

Je suis là en face d'elle, le souffle court. Mon cœur bat la chamade.

Elle a ma vie entre ses mains.

Ses gestes s'accélérent. Elle déplie la lettre et elle lit. Elle me regarde. Elle prend une voix douce.

« Qu'est-ce que vous a dit le radiologue ? » Je lui raconte l'histoire des 5 %. J'ai compris avant qu'elle ne prononce ces mots.

"Il y a quelque chose. Ils ont eu raison de faire la biopsie !". Elle me tend le papier. Je lis « carcinome ». Je n'entends plus rien. Le son du monde s'est tu.

C'est un mauvais film. Coupez ! L'onde de choc s'est arrêtée à dix centimètres de mon visage.

Mes émotions se figent. Je ne sais que faire, que dire.

Dois-je pleurer ? Hurler ? Rire ?